Oratorio de Noël de Jean-Sébastien Bach



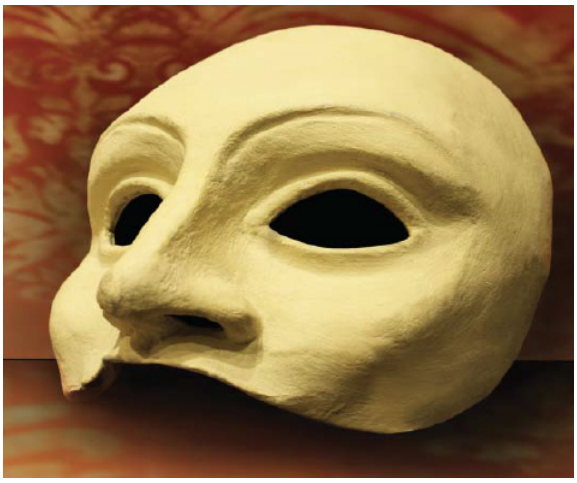
France Musique. Bach : Oratorio de Noël. Vendredi 25 décembre 2015, 14h. Ton Koopman dirige l'Amsterdam Baroque Orchestra dans l'un des sommets liturgiques conçus par Bach pour le temps de Noël. L'ensemble, ambitieux et même vaste, d'une durée totale de 2h30 environ, comprend six parties, parfaitement liées entre elles par un sujet unique, se déroulant avec cohérence de l'une à l'autre. Bach a conçu le cycle pour les 6 jours de fête du temps de Noël 1734/1735. L'ensemble fut créé dans les églises Thomaskirche et Nicolaikirche de Leipzig, sur un livret aujourd'hui attribuable à Picander, mais sans véritable preuves. Le fil conducteur est donné par le ténor qui raconte, narre, fidèle médiateur et récitant de l'histoire de la Nativité, depuis le recensement de Béthléem, jusqu'à l'adoration des mages. Chaque partie était chantée, un jour après l'autre, et non successivement en un tout continu, du 25 décembre 1734, jour de Noël, jusqu'au 6 janvier 1735, pour l'Epiphanie. En dramaturge respectueux des Saintes écritures (Passion de Saint-Mathieu et Passion de Saint-Luc), Bach qui a manifestement collaboré au livret, et au choix des textes, structure musicalement son cycle liturgique en citant par intermittence les mêmes familles d'instruments, d'un tableau à l'autre : ainsi, le corps des trompettes en ré, dans les parties I, III, VI. Les parties I, II, III narrent la prochaine délivrance de Marie, la naissance de Jésus (I) ; l'Annonciation aux bergers (II) ; l'invitation vers Bethléem (II) ; la Troisième partie comporte l'air pour alto, le seul

air original de l'Oratorio qui ne soit pas un réemploi d'une mélodie prise dans une cantate précédente : un air où Marie prend la parole et déclare "Renferme mon coeur ce doux miracle…" ; la circoncision (IV) : les mages d'Orient à Jérusalem et l'inquiétude d'Hérode à la nouvelle de la naissance de l'Enfant (V) ; la marche et l'adoration des mages (VI). Le cycle se termine par un choral de triomphe, entonné par la trompette dont la partie de soliste fut composée par Bach pour le virtuose Gottfried Reiche, l'un des musiciens de l'orchestre que le compositeur dirigeait à Leipzig.

France Musique, le 25 décembre 2015 à 14h. Concert donné le 21 décembre 2014 en l'Eglise St Martini, à Brunswick (Braunschweig) en Basse Saxe (Allemagne)

Jean-Sébastien Bach
Oratorio de Noël BWV 248
Yetzabel Arias Fernandez, Soprano
Tilman Lichdi, Ténor
Klaus Mertens, Basse
Maarten Engeltjes, Contre-ténor
Amsterdam Baroque Orchestra Ton Koopman : Chef d'orchestre

Molière à l'Opéra : la fabrique du théâtre baroque



Reims, Opéra. Les 18, 19 décembre 2015. Molière à l'Opéra. Jérôme Corréas. Les Paladins. Pendant une décennie – de 1664 avec La princesse d'Elide et Le Mariage forcé, jusqu'au Malade imaginaire, le duo Molière et Lully forment un binôme mythique produisant de nouvelles formes théâtrales entre musique et comédie dont allait, en y intégrant aussi la danse, et les intermèdes dansés, naître le futur opéra à la française (Cadmus et Hermione, 1673 : première tragédie en musique). Le genre lyrique en France était né, mais alors revendiqué exclusivement par l'omnipotent surintendant de la musique Lully. Auparavant les deux Baptistes, divertissent le Roi, grand esthète et danseur lui-même. Les deux complices élaborent une forme scénique où le délire burlesque satirique influencé de la Commedia dell'arte, n'écarte ni la profondeur tragique ni la poésie sentimentale. Leur ambition cible un théâtre nouveau, total, multidisciplinaire incluant à parts égales théâtre, chant, danse, musique instrumentale, acrobatie, machines…

Après la brouille avec Lully, Molière poursuit l'aventure théâtrale mais avec des contraintes supplémentaires imposées par l'impossible et exclusif Lully. L'auteur du Malade imaginaire meurt sur scène en 1673, l'année où Lully triomphe avec son Cadmus. Ainsi, Molière, héritier d'une longue tradition familiale d'artistes dont de nombreux musiciens, travaille avec les deux compositeurs les plus passionnants du Grand siècle : le florentin Lully, obsédé par l'invention du drame proprement français ; le Français Charpentier, plutôt très influencé par l'Italie, en particulier l'exemple dramatique du romain Carissimi, auprès duquel il se perfectionne…

Avec le premier Le Bourgeois gentilhomme, avec le second, Le

Malade imaginaire, deux chefs d'oeuvre absolus du théâtre français voient le jour. Mais inspiré par la musique trhéâtrale, Molière conçoit d'autres productions : tels Le Mariage forcé, La Princesse d'Elide, l'Amour médecin, Georges Dandin, Monsieur de Pourceaugnac, Les Amants magnifiques, Le Sicilien ou Psyché

Les tableaux s'enchaînent et sont défendus par des chanteurs acteurs au tempérament mémorable, dont Molière et Lully eux-mêmes : dans Monsieur de Pourceaugnac, les deux médecins italiens armés de clystères poursuivent Pourceaugnac pour lui administrer un lavement (satire des faux doctes, très sadiques en robes noires; dans Le Bourgeois Gentilhomme, Lully joue le Grand Muphti tandis que Molière joue Monsieur Jourdain. Jérôme Corréas et ses Paladins revisitent la période enchantée où le duo Molière/Lully puis Molière/Charpentier échafaude le drame baroque absolu, poétiquement universel, musicalement flamboyant, capable de réunir tous les métiers de la scène, et de fusionner tous les registres poétiques : tragique, comique, héroïque, pathétique, satirique, bouffe… C'est pas ses multiples manifestations et l'ampleur de la pensée qui les convoquent, un âge d'or du théâtre français.

Opéra de Reims, 20h30
Vendredi 18 et 19 décembre 2015
3 rue Chanzy – 51100 Reims
Tel : 03 26 50 03 92
Site internet : http://www.operadereims.com/



puis

Vendredi 1er janvier 2016, 20h30
Espace Vasarely, Antony
Place des Anciens Combattants d'Afrique du Nord – 92160 Antony
Tel : 01 41 87 20 84 // 01 40 96 68 57

distribution
Luanda SIQUEIRA soprano
Jean-François LOMBARD, Jérome Billy ténors
Virgile ANCELY basse

Les Paladins
Jérôme CORREAS
direction et clavecin

PROGRAMME
Marc-Antoine Charpentier (1643-1704)
Le Malade imaginaire (1670)

Jean-Baptiste Lully (1632-1687)
Monsieur de Pourceaugnac (1669)

Jean-Baptiste Lully (1632-1687)
Pastorale Comique (1667)

Jean-Baptiste Lully
La Princesse d'Elide (1664)

Jean-Baptiste Lully
Monsieur de Pourceaugnac (1669)

Jean-Baptiste Lully
Le Bourgeois gentilhomme (1670)

Jean-Baptiste Lully
Les Amants magnifiques (1670)

Marc-Antoine Charpentier
Le Sicilien (1667)

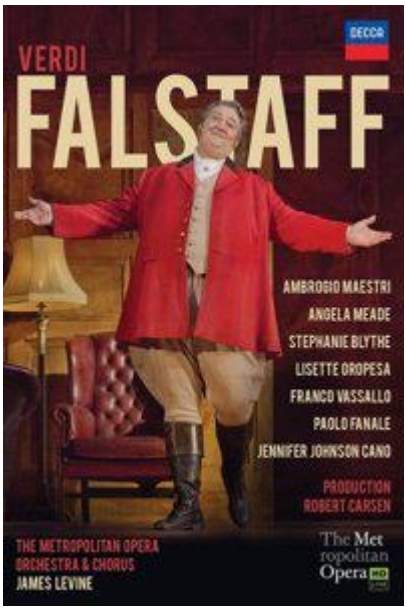
Marc-Antoine Charpentier
Le Mariage forcé (1664)

Jean-Baptiste Lully
Psyché (1672)

Jean-Baptiste Lully
Les Amants Magnifiques

Jean-Baptiste Lully
Le Bourgeois gentilhomme (1673)

DVD, compte rendu critique. Verdi : Falstaff (Levine, Carsen, 2013)



DVD, compte rendu critique. Verdi : Falstaff (Levine, Carsen, 2013). New York, Metropolitan Opera, décembre 2013. Tous les cinémas du monde (ou presque) relaient en direct la vision que le canadien **Robert Carsen** développe du Shakespearien Fastaff de Verdi. Ultime geste lyrique du compositeur où le rire s'érige en arme contre la folie humaine et l'hypocrisie sociale (une tare que Verdi a bien éprouvé sa vie durant). Dans un style britannique très finement restitué, celui de l'après guerre, le chevalier ridicule a des airs de baron rustique. Malgré la subtilité prometteuse des décors et des enchantements poétiques de la nuit d'illusions (III), – quand tous les villageois trompent le dindon magnifique, osons reconnaître que le parti pris souvent bouffon farceur du baryton abonné au rôle titre, **Ambrogio Maestri**, échappe d'une certaine façon à la fragilité du personnage dont il fait surtout une brute parfois épaisse, sans guère de profondeur ou de trouble émotionnel. Pourtant Falstaff n'est pas qu'une comédie satirique : c'est aussi une fable grave et sombre où affleurent des sentiments plus complexes. Certes la facilité de l'acteur est indiscutable, mais les moyens s'étant usés, le jeu de l'acteur tend à compenser le manque de musicalité par un surjeu dramatique … inutile et vain. Même format surdimensionné pour l'Alice Ford d'Angela Meade (chant trop large). Plus convaincant car moins surexpressifs le quatuor des rôles secondaires : Jennifer Johnson Cano (Meg), Lisette Oropresa (Nannetta), l'excellente et mordante Mrs Quickly de Stephanie Blythe, vraie nature théâtrale qui aurait volé à la Queen Elizabeth, l'un de ses tailleurs coloré flashy-, ou le Fenton d'un autre abonné pour ce rôle, l'efficace Paolo Fanale. Mais la tension et l'éclat de la farce se diffusent depuis la fosse où faisant un grand retour, d'autant plus apprécié et légitimement applaudi, **James Levine**, remis d'une longe absence pour maladie, dirige de sa chaise roulante. Le

feu, la vie, le rire de Falstaff s’accordent et se libèrent enfin grâce à l’activité d’un orchestre amoureux, pétillant. Attachante production new yorkaise qui à défaut de vraies voix irrésistibles, sait exprimer la vitalité de la partition du dernier Verdi.

DVD, compte rendu critique. Verdi : Falstaff (Levine, Carsen, 2013).

Falstaff: Ambrogio Maestri
Alice Ford : Angela Meade
Ford : Franco Vassallo
Nannetta : Lisette Oropesa
Fenton : Paolo Fanale
Mrs Quickly : Stephanie Blythe
Meg Page : Jennifer Johnson Cano
Bardolfo : Keith Jameson
Pistola : Christian Van Horn
Dr Caio : Carlo Bosi

Orchestre et chœur du Metropolitan Opera
James Levine, direction musicale
Mise en scène : Robert Carsen

Enregistré au Metropolitan Opera, en décembre 2013
2 DVD DECCA, 2h21mn

CD, coffret. Compte rendu critique : Elisabeth

Schwarzkopf : The complete recitals 1952-1974. 31 cd Warner classics.



CD, coffret. Compte rendu critique : Elisabeth Schwarzkopf : The complete recitals 1952-1974. 31 cd Warner classics. Timbre affûté comme un diamant, sens inouï de la nuance vocale qui en fait une immense diseuse chez Schubert, Schumann, Wolf, la soprano polonaise née en 1915 qui demanda sa carte du parti nazi, **Elisabeth Schwarzkopf** (1915-2006) décolle véritablement au lendemain de la guerre après son procès en dénazification soit à l'automne 1946. C'est alors que la mozartienne (divine Elvira dans Don Giovanni en 1947 à Vienne) fait une trentenaire aux aigus rayonnants, à la diction précise et fluide, d'une sophistication ultime, ciselée comme un instrument à vent. Le coffret édité par **Warner classics** et qui regroupe tous ces récitals avec piano et orchestre, qui comprend aussi sur un seul disque, plusieurs extraits d'un même opéra (dont Troilus and Cressida de Walton sous la direction du compositeur en mai 1955), affirme à travers ces 31 cd, une distinction royale, artificielle et hautaine pour ses détracteurs ; millimétrée, subtile, idéale pour ses admirateurs. Voici « La Schwarzkopf » dans ses récitals intimistes ou orchestraux, de 1952 à 1974, soit jusqu'à presque 60 ans, preuve que l'intelligence de l'interprète a su affirmer en plus de la qualité de la voix, par une gestion de carrière et des prises de rôles réfléchies, une longévité légendaire.

Pour son centenaire en 2015, Warner réédite tous les récitals de la diva mozartienne

Elisabeth Schwarzkopf, diseuse, straussienne et mozartienne

Ses compositeurs d'élection sont présents, et bien défendus : **Mozart et Richard Strauss, Schubert, Schumann, Wolf, Brahms** et aussi l'opérette viennoise où son style précieux (minaudant diraient les moins bien pensants) fait miracle. A plusieurs reprises, grâce à cette intégrale des récitals, l'entente et la complicité avec ses pianistes favoris (Gerald Moore, Geoffrey Parsons principalement) se réalisent pour l'éternité. Voix pure et cristalline, parfaitement canalisée jusque dans les moindres détails, Schwarzkopf la pointilliste et la miniaturiste, cherche et capte le détail, distille une leçon de chant maîtrisé, taillé comme les faces d'un diamant. Pour son centenaire, la diva de langue germanique méritait bien au moment des fêtes de la fin 2015, ce somptueux cycle où la perfection de l'intonation le dispute à l'éclat de l'intelligibilité. Parmi les perles du coffret : mentionnons les indémodables versions (deux) des Quatre derniers lieder de Richard Strauss (Ackermann en 1953, puis Szell de septembre 1965, ce dernier à pleurer autant grâce au legato de la soliste que celui de l'orchestre avec des phrasés parfaits des deux côtés) : les scènes d'Arabella sous la direction de Lovro von Matacic (mono remastérisé comme tous les monos de la présente compilation, d'octobre 1954) ; le récital à deux voix

avec la soprano sa consoeur Irmgard Seefried (comprenant des inédits baroques dont Monteverdi, Carissimi et Dvorak, de mai 1955); les 3 volumes de son intégrale dédiée à Hugo Wolf (1957, 1959, 1962) ; et puis pour entendre l'expérience de la dernière diva, celle de 1974 : le récital dédiée à Schumann, d'une noblesse intérieure à la pureté intacte (Frauenliebe und leben opus 42 et Liederkreis opus 39, avec Geoffrey Parsons, enregistré à Berlin en avril 1974). Enfin, rien ne peut effacer de la mémoire à celui et celle qui l'a écoutée dans Mozart, l'inépuisable source et ce baume pour le chanteur, son sublime récital consacrée aux mélodies du divin Wolfgang dont elle exprime l'innocence désarmante et bouleversante (dont deux mélodies en français : *Oiseaux, si tous les ans.*. et *Dans un bois solitaire...*, avec Walter Gieseking, Abbey Road, avril 1955) : 60 ans après sa réalisation, le récital dans sa totalité demeure un classique indémodable d'une probité artistique exemplaire. Diva assoluta, la quintessence d'un timbre d'une sophistication poétique inégalée.

CD, coffret. Compte rendu critique : Elisabeth Schwarzkopf : The complete recitals 1952-1974. 31 cd Warner classics 0825646026050. CLIC de classiquenews de décembre 2015

CD, coffret. Compte rendu

critique. Maria Callas : The complete studio recitals released 14 cd Warner classics (1949-1969)



CD, COFFRET Compte rendu critique. Maria Callas : The complete studio recitals 14 cd Warner classics. CLIC de CLASSIQUENEWS de décembre 2015. Voici en 11 cd, un cycle de tubes et de raretés, ceux de la super diva par excellence, qui se révèle bel cantiste et verdienne, coloratoura et française d'une distinction d'une justesse de style et d'une noblesse d'intonation, irrésistibles. La sélection s'achève en 1969 (sessions sous la baguette de **Nicola Rescigno**). Une leçon d'engagement inégalé qui ose, parfois se trompe mais toujours émeut par l'intensité de l'intention. Maria Callas est une diva qui se brûla les ailes… mais avant que la torche se consume, combien de rôles et d'incarnations brûlés, hallucinants. Le timbre brillant et félin, au legato infini, au souffle illimité, aux couleurs diverses et précises fait miracle dans ce florilège d'airs caractérisés, accompagnés par l'orchestre et toujours, l'intériorité tragique fait la valeur de l'actrice aux côtés de la cantatrice (ainsi sa Lady Macbeth dans l'air de somnambulisme (Una Macchia… de l'acte IV, avec le même Rescigno en 1958, reprise en 1960 avec Antonio Tonini à Londres…). Les premiers enregistrements comprennent le récital de 1949 avec, Bellinisme souverain, déjà Norma et I Puritani (Turin), puis de 1954 ses deux récitals, puccinien (Serafin), et vériste (Cilea, Giordano, Catalani, Boito, idem) et parmi les inoubliables, sa superbe Charlotte (ordinairement pour mezzo, mais la tessiture de Callas ne couvrait-elle pas trois octaves ?-, récital Callas à Paris II, sous la direction de Georges Prêtre en 1963). La diva verdienne (trois récitals

verdiens de 1958 puis 1963 et 1964 avec Rescigno), imposent l’actrice extrémiste qui prend tout les risques, aux côtés de la belcantiste accomplie.



Eternelle Callas : verdienne et bel cantiste, puccinienne et mozartienne, romantique française, c’est à dire bizétienne et berliozienne…

Callas en studio : Facettes d’un joyau vocal inégalé

Plus surprenant le récital de 1963 et 1964, réalisé à Paris sous la direction du complice Nicola Rescigno dont la battue familière et sûre était nécessaire pour enchaîner ainsi des airs où on n'attendait pas la diva ; mais sa nature tragique et la franchise de son expressivité font mouche dans le *Ah perfido* de Beethoven, et ses Mozart révèlent un format vocal surdimensionné : voix furieuse et proche de l'implosion (avec des signes de larsen dans les aigus). Mais la sincérité touche (*Porgi amor,* puis *Crudele ? … Non mi dir:* sa Comtesse comme Elvira ne sont pas des types mais des individualités qui souffrent et espèrent). Comme des bonus, les deux derniers cd (13 et 14), présentent plusieurs cycles d'enregistrements, sessions comme saisies sur le vif : deux essais pour le même *Non mi dir* de Mozart (Callas s'identifiait-elle à Elvira en amoureuse blessée?) en 1953 (avec des aigus moins tendus et une ligne plus souple, sous la direction de Serafin), le superbe **Una Macchia è qui tutora de Macbeth** avec Rescigno en 1958, puis surtout sa justesse bel cantiste bellinienne dans le passionnant et éruptif et crépusculaire **Sorgete… Lo sognai ferito, esangue d'Il Pirata de Bellini** (Antonio Tonini, Londres 1961) : d'une intensité marquante. Sur le cd14, distinguons autres perles mémorables : ses derniers Verdi de 1964 et 1965, sous la direction de Nicola Rescigno, un grand et incontournable complice. Le style de Callas, chanteuse féline et sombre au service des héroïnes jusque là défendues par des anges coloratoure parfois dépourvues de vraie profondeur, éblouit ici : cette audace dans la raucité (qui fait aujourd'hui toute la valeur d'un Jonas Kaufmann par exemple) resplendit avec une insolence incisive. Malgré les désordres croissant d'une voix de moins en moins contrôlable, -à partir de 1958/1959-, l'actrice enflamme la scène par sa vérité humaine inégalée. Le mythe de Callas se nourrit de contradictions et ne finira jamais de fasciner par ses multiples déchirures, cette association de qualités ailleurs

contraires (écoutez ainsi sa **Semiramide de Rossini : bel raggio lusinghier, acte I de 1961** : agilité, legato mais expressivité ardente, animal, rauque, plutôt louve blessée que souveraine insensible). Ainsi Callas réforme totalement l'esthétique rossinienne et avec elle l'art du Bel canto, en un chant à la fois virtuose et surexpressif d'une gravité douloureuse inédite. Il y a bien un avant et un après Callas. Coffret incontournable.

CD, coffret. Compte rendu critique. Maria Callas : The complete studio recitals 14 cd Warner classics. CLIC de CLASSIQUENEWS de décembre 2015. Avec : Arturo Basile · Franco Corelli · John Lanigan · Georges Prêtre · Nicola Rescigno · Joseph Rouleau · Duncan Robertson · Tullio Serafin · Monica Sinclair · Antonio Tonini · Alexander Young

CD1 The First Recordings 24.04
CD2 Puccini Arias 45.03
CD3 Lyric & Coloratura Arias 48.53
CD4 Callas at La Scala 41.54
CD5 Verdi Arias I 49.30
CD6 Mad Scenes 47.33
CD7 Callas à Paris I 49.46
CD8 Callas à Paris II 43.53
CD9 Verdi Arias II 39.59
CD10 Mozart, Beethoven & Weber 44.29
CD11 Rossini & Donizetti Arias 39.54
CD12 Verdi Arias III 50.16
CD13 The Callas Rarities 1953–1961 63.20
CD14 The Callas Rarities 1962–1969 53.28

Les Pêcheurs de Perles de Bizet au cinéma

Cinéma. En direct du Met, le 16 janvier 2016, 18h55. Bizet:Les Pêcheurs de perles. Avec Diana Damrau, soprano vedette, récente Traviata sur la scène de l'Opéra Bastille, qui chante donc Leïla – la grande prêtresse hindoue, la nouvelle production des Pêcheurs de Perles de Bizet crée outre Atlantique, l'événement lyrique de ce début d'année 2016, comme La Scala le 7 décembre 2015 avait créé l'événement grâce à la diva austro russe Anna Netrebko dans le rôle de Giovanna d'Arco sous la direction de Riccardo Chailly.

En direct du Metropolitan Opera de New York

Les Pêcheurs de Perles au cinéma



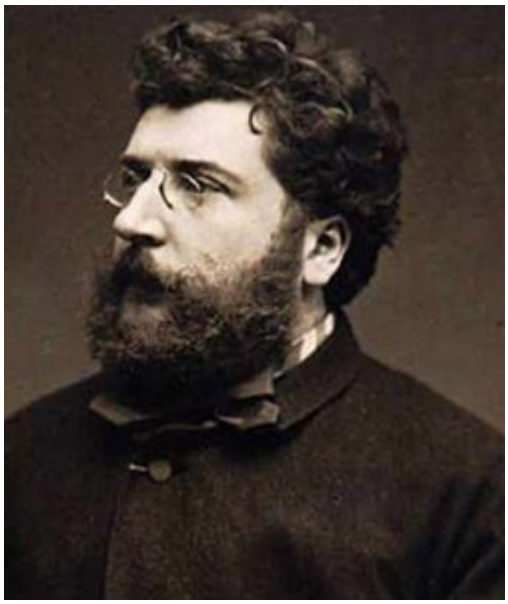
En janvier 2016, le Metropolitan Opera de New York affiche donc *The Pearl fischers – Les Pêcheurs de Perles,* opéra orientaliste de Georges Bizet, futur auteur de l'espagnolade lyrique, Carmen, d'après Mérimée. *Les Pêcheurs de Perles* n'avaient pas été produits sur la scène new yorkaise depuis 100 ans. Créé en 1863, et donc propre à l'esthétique éclectique et néo-orientale du Second Empire, Les Pêcheurs de Perles convoque le rêve indien où deux hommes au début liés par un pacte d'amitié (Zurga, chef des pêcheurs, baryton) et Nadir qui revient d'un long périple (ténor), se retrouvent

rivaux, désirant la même femme Leïla, devenue prêtresse vouée à la chasteté, dont ils ne devaient tous deux jamais s'éprendre. Après maintes péripéties, où Zurga, rongé par la jalousie, les dénonce puis les défend, enfin, généreux et porté par le pardon, laisse les deux amants fuir le village où ils devaient être brûlés vifs.

Si Berlioz loue les qualités de l'orchestration (particulièrement raffinée) comme la séduction de l'inspiration mélodique (se distinguent entre autres de nombreux airs mémorables : duo Zurga/Nadir (*C'est toi… au fond du temple saint*), duo Leila/Nadir (*Ton cœur n'a pas compris*), sans omettre la fameuse Romance de Nadir (d'une tendresse orientale), la partition tombe dans l'oubli, donnant jour à des versions remaniées et dénaturées, enfin écartées grâce au travail du musicologue Michel Poupet (1973) qui fixe la version officielle, autographe telle que l'avait conçue Bizet en 1863 (présentée pour la première fois par le Welsh National Opera, Ecosse). Les connaisseurs savent reconnaître au-delà de la séduction musicale qui rend un hommage direct à Gounod (maître de Bizet), le clair génie lyrique du compositeur, futur auteur de *Carmen*, quelques 12 années plus tard. Jamais Bizet ne fut aussi séducteur et sensuel que dans Les Pêcheurs de Perles.

Les Pêcheurs de Perles de Bizet au Metropolitan Opera de New York, mise en scène de Penny Woolcock. Durée : 2h30mn, chanté en français.

Cinéma. En direct du Met, le 16 janvier 2016, 18h55. Bizet:Les Pêcheurs de perles. Avec Diana Damrau, dans les salles de cinéma partenaires (réseau **pathelive.com**)



Les Pêcheurs de Perles, qualités d'une partition orientaliste. L'oeuvre est le produit de la rencontre entre le directeur du Théâtre Lyrique, Léon Carvalho, défenseur des jeunes auteurs pour le théâtre et **Georges Bizet** (suivront dans le prolongement de leur entente : La Jolie Fille de Perth, et L'Arlésienne). Carvalho donne sa chance au compositeur prix de Rome : il devra livrer une nouvel opéra où sur l'île de Ceylan, les deux amis Zurga et Nadir s'opposent malgré eux puis se réconcilie autour de la belle Leïla. Dès la création, Berlioz loue non seulement le génie d'orchestrateur de Bizet (le thème de la déesse, fixant d'abord le duo préalable Zurga / Nadir, revient huit fois dans la partition), mais aussi son intelligence dramatique. Ainsi l'éclat du finale du III, avec un chœur sublime qui annonce la force collective de Carmen, est célébré : le peuple réclame alors la mort des deux amants maudits, Nadir et Leïla. A contrario de l'enthousiasme de Berlioz, le jeune Chabrier, âgé de 22 ans, non sans jalousie, reproche à Bizet son manque de personnalité (« le grand défaut de la musique de Bizet est de manquer de style ou plutôt de les voir tous.. », relevant ici un emprunt à Gounod, Félicien David, et même Verdi…). Et de conclure : « en un mot, Bizet n'est presque jamais et nous le voulons lui, car il peut beaucoup sans le secours des autres. ». A sa créaction en 1863, la partition tint l'affiche du Théâtre Lyrique, 18 fois : honnête succès qui suscita aussi l'enthousiasme d'un Prix de Rome, Emile Paladilhe (« cette partition est très remarquable et bien supérieure à tout ce que font aujourd'hui Auber, Thomas, Clapisson, Reber…. »). Carvalho reprit l'ouvrage à l'Opéra Comique en 1893, installant désormais l'opéra au répertoire.

CD, compte rendu critique. Leclair : Scylla & Glaucus (d'Hérin, 2014, 3 cd Alpha)



CD, compte rendu critique. Leclair : Scylla & Glaucus (d'Hérin, 2014, 3 cd Alpha). Sommet du tragique baroque français, Glaucus de Leclair (1746) affirme au côté de Rameau un génie dramatique puissant qui s'affirme surtout par le souffle symphonique de la partition : qu'il s'agisse de l'imprécation infernale de Circé dans le IV, surtout de la mort bouleversante de Scylla au V puis l'adieu déchirant des amants qui en découle (et qui impose le triomphe final de l'enchanteresse écartée), tout conspire pour l'émancipation exceptionnelle de la texture orchestrale car or de tout prétexte chorégraphique, l'orchestre nouvellement sollicité exprime la grandeur spectaculaire des éléments ou l'intensité tragique et sombre des situations psychologiques. Une telle dramatisation contrastée, resserrée, d'une cohérence impressionnante relève d'un cerveau supérieur. Cette esthétique d'une modernité folle et impétueuse affirme Leclair comme le seul rival de Rameau. C'est dire.

Et si Scylla et Glaucus de Leclair était un chef d'oeuvre mésestimé ?

Scylla et Glaucus, l'opéra tragique et symphonique

Que pensez de l'interprétation offerte à l'Opéra royal de Versailles en novembre 2014 ? Hélas, le déséquilibre de la réalisation n'est pas à la hauteur de ce chef d'oeuvre absolu, incroyablement ignorée des salles de théâtres (comme c'est le cas aussi des opéras du génial mais minoré Rameau).



Saluons cependant le geste impétueux et intensément dramatique du chef des Nouveaux Caractères : la tenue des instruments se montrent à la hauteur d'une partition symphonique ; en cela la lecture mérite un très bon accueil : les ballets sont finement enlevés et vifs ; les interludes, ouverture, préludes sont intensément suggestifs. On sera nettement plus réservés sur le travail du chœur (mou et parfois décalé). De même le plateau vocal ne déploie pas les mêmes qualités. Déception constante pour la Circé de **Caroline Mutel** : trop lisse et linéaire dans la caractérisation des épisodes, aux aigus mal tenus, vibrés, tirés, difficiles, souvent faux. Quel dommage car son rôle est l'un des plus captivants et noirs du théâtre baroque : figure emblématique des personnages à baguettes, sorcière amoureuse pleine de haine et de ressentiments, une entité entre la Cybèle d'Atys, et les futures Médée ou Armide brossée par Sacchini ou Cherubini, quarante ans plus tard. Mieux tenu le rôle en opposition avec la chaste et pure Scylla aurait renforcé l'attrait de cette version : et dans ce rôle, même si son intonation trouve de superbes accents sombres et prenants dans qu mort au V, **Emöke Barath** déçoit elle aussi car son français est paresseux et aléatoire: une faute impardonnable pour une nouvelle lecture de Leclair.

Reste le Glaucus bien articulé du ténor **Anders J. Dahlin**, toujours chantant et placé quoique parfois sonnant petit, serré voire précieux. Mais les petites défaillances ainsi relevées n'empêchent pas de repérer ici une partition époustouflante, prenante, littéralement géniale, si bien équilibrée entre les registres développés (pathétique, tragique, spectaculaire, fantastique). Un modèle d'opéra français à l'époque baroque que les défenseurs actuels et leurs programmateurs devraient replacer sous les projecteurs. Saluons donc l'audace des Nouveaux Caractères de rétablir la place et la valeur d'une oeuvre ailleurs écartée, somme somptueuse d'un auteur de 49 ans (que l'ont dit à juste titre fondateur de l'école française de violon), en son unique et splendide opéra.

CD, compte rendu critique. Leclair : Scylla & Glaucus (Sébastien d'Hérin, 2014, 3 cd Alpha)

Anna Netrebko chante Giovanna d'Arco de Verdi à la Scala



Télé, Arte. Lundi 7 décembre 2015 : Giovanna d'Arco de Verdi. Evénement lyrique de décembre et nouvelle prise de rôle (scénique) pour l**a star Anna Netrebko** : sa Giovanna d'Arco tient l'affiche ce jour à la Scala de Milan, lundi 7 décembre 2015 (18h). Nouvelle production réalisée par le duo de metteur en scène Moshe Leiser et Patrice Caurier. Le 7 décembre marque aussi l'entrée en fonction du nouveau directeur musical de la Scala, Riccardo Chailly. Créé à la

Scala en 1845, l'opéra Giovanna d'Arco de Verdi vit un grand retour dans la salle qui l'a vu naître. LIRE aussi notre présentation complète de Giovanna d'Arco. **A l'affiche de La Scala de Milan les 7, 10, 13, 15, 18, 21, 23 décembre 2015 puis 2 janvier 2016**



VOIR sur le site de La Scala, la page dédiée à Giovanna d'Arco de Verdi avec Anna Netrebko, sous la direction de Riccardo Chailly

Le 7 décembre 2015, Ricardo Chailly va vivre sa première "Inaugurazione » en ouvrant la nouvelle saison de la Scala de

Milan en tant que nouveau directeur musical. **Anna Netrebko** revient ainsi sur la scène scaligène depuis ses débuts ici même en 2011. Par ailleurs, Chailly a choisi une œuvre qui n'avait plus été représentée à la Scala depuis 150 ans : la première de la **Giovanna d'Arco de Verdi** y avait eu lieu le 15 février 1845, avant que cet opéra ne disparaisse quelques années plus tard de son répertoire ainsi que de celui d'autres maisons d'opéra. L'histoire de la Pucelle d'Orléans qui sauva la France durant la Guerre de Cent ans fait en effet partie des œuvres les plus rarement jouées de Verdi. Un retour attendu pour une partition quasiment oubliée sur les planches où elle fut créée du vivant de Verdi.

Dans le rôle titre, **Anna Netrebko** donnera toute la mesure de son talent de Primadonna assoluta ; d'autant plus que la cantatrice austrorusse égérie du label Deutsche Gramophone a récemment enchaîné les prises de rôles verdiennes : sa Giovanna de décembre 2015 fait suite ainsi à sa Léonora du Trouvère, angélique éperdue ardente et si juste, comme à son étonnante Lady Macbeth d'une justesse égale. …
La diva est aussi depuis des années une habituée du Festival de Salzbourg : elle y donnait en 2013, mais dans une version de concert sa Giovanna… déjà particulièrement accomplie et intense.
C'est donc en réalité une reprise ou plus exactement un prolongement qui vaut grâce au déroulement dramatique ici avec mise en scène,… *accomplissement*.
Sensuel, encore claire et diamantine dans les aigus, la diva la plus glamour de l'heure – avec Elena Garanća devrait offrir une nouvelle incarnation très convaincante dans un opéra qui aborde l'histoire de la Pucelle de France avec une liberté romanesque propre à l'opéra. Contre la vérité historique Giovanna tombe amoureuse du roi Charles (le ténor Francesco Meli). … leur relation est d'ailleurs au centre de l'action de l'opéra de Verdi.

Concours International de Bel Canto Vincenzo Bellini 2015. Palmarès. Le Coréen Song Sung Min, grand vainqueur

Concours International de Bel Canto Vincenzo Bellini 2015. Palmarès. A l'issue de la finale qui s'est tenue hier soir, vendredi 4 décembre 2015 au Théâtre de La Garennes Colombes, le Concours International de Bel Canto Vincenzo Bellini 2015, créé par le chef d'orchestre Marco Guidarini (qui comme chaque année avait sélectionné les 11 candidatures préliminaires), a rendu son palmarès final :

Grand Prix Bellini, Prix ADAMI pour voix masculine :



Sung Min Song, ténor
(Corée du Sud)

Prix ADAMI pour une voix féminine:

Liying Yang, soprano
(Chine)

Prix Spécial Barnes pour l’interprétation d’un air en français:

Marjorie Muray-Motte, Mezzo-Soprano
(France)

Prix Spécial Gstaad new Year Music Festival:

Lussine Levoni, soprano
(Arménie)

Classiquenews présent pendant la compétition (reportage à venir courant printemps 2016) avait remarqué le mérite des candidats asiatiques, prêts à relever le défi de chanter en français. En récompensant et le ténor coréen **Sung Min Song** (doté d'un timbre raffiné et élégant), et la chinoise **Liying Yang**, le Jury a également encouragé deux interprètes très engagés, dont le talent s'est exprimé en français.

Jury 2015. Le jury du Concours International de Belcanto Bellini est composé d'Inva Mula (soprano), Isabelle Masset (Directeur adjoint du Grand Théâtre de Bordeaux), Mireille Larroche (metteur en scène) et Sergio Segalini (musicologue, président lors de la Finale). **LIRE aussi notre présentation du Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini 2015 (4 et 5 décembre 2015)**

Mozart sublimé par Debora Waldman et son orchestre Idomeneo



Vincennes (94), **vendredi 11 décembre 2015. Debora Waldman, Idomeneo**. Concert Mozart par l'orchestre Idomeneo, récente phalange fondée par Debora Waldman, musicienne passionnée par le divin Wolfgang et plutôt très convaincante quand il s'agit d'en défendre l'étoffe expressive et poétique. En témoigne le programme lyrique et symphonique

présenté à l'auditorium de Vincennes. Les premiers morceaux regroupent ouvertures et airs d'opéras (Cosi, Don Giovanni, Les Noces, La Flûte enchantée) grâce à la collaboration de la soprano Julia Knecht, autant de "préludes" ou d'éléments préalables qui préparent l'écoute de la dernière Symphonie du compositeur, le fameuse n°41 dite "Jupiter (en ut majeur K551 composé août 1788) volet final de la trilogie des n°39,40 et 41, et vaste portique symphonique qui ouvre de façon lumineuse vers l'ère romantique, tout en portant les valeurs du siècle des Lumières. Formellement, la Symphonie incarne par sa perfection contrapuntique et l'intelligence de son architecture à quatre parties (plan en sonate), le plus haut degré de l'écriture symphonique viennoise à la fin des années 1780.

La soprano incarne les aspirations et les tiraillements intérieurs des héroïnes de Mozart que le concert fait ainsi surgir : l'amoureuse Donna Anna, le cœur ardent et fidèle de Susanna, les aigus spectaculaires de la Reine de la Nuit, mère inflexible et manipulatrice, …



L’intérêt du programme conçu par Debora Waldman vient de cette mise en perspective, opéras et symphonie : fine mozartienne, la chef d’orchestre propose un regard différent sur l’oeuvre symphonique en appliquant une nouvelle lecture qui suit son déroulement comme un véritable opéra : l’expression par la langage instrumental d’une véritable dramaturgie tout au long de ses 4 mouvements, 4 épisodes fourmillant d’une vie émotionnelle insoupçonnée : Allegro vivace, Andante cantabile (con sordini), Menuetto : Allegretto, Finale : Molto vivace. Passionnant.

Julia Knecht, soprano
Orchestre Idomeneo
Debora Waldman, direction

Vincennes, Auditorium
Vendredi 11 décembre 2015, 20h30



Tarif plein : 39€
Tarif réduit : 27€
Moins de 14 ans : 14€